

Ni d'Eve ni d'Adam

d'Amélie Nothomb

Les amours d'Amélie au Japon

C'est sur la liste d'août, parmi les 727 romans annoncés pour la rentrée littéraire, que j'ai choisi de chroniquer le nouveau roman d'Amélie Nothomb, *Ni d'Eve, ni d'Adam*. Un choix effectué non sans une certaine appréhension : chaque année avant même la sortie de son ouvrage annoncé, Amélie Nothomb engendre une polémique. La production de l'écrivain prolixe, qui sort un ouvrage en moyenne par an, n'est pas toujours égale. Elle séduit les uns et agace les autres.

Très vite, mes craintes ont été balayées. Ce nouveau roman était l'autre versant de son livre *Stupeur et tremblements*, paru en 1999, que j'avais ouvert par hasard. Je ne l'avais plus lâché.

Peut-être certains et certaines d'entre vous, avez plongé, comme moi, avec ravissement dans ce récit sur l'aventure professionnelle de l'auteur au Japon. Une satire du despotisme d'une puissante entreprise japonaise. Amélie Nothomb décrit avec humour, de manière drôle, incisive, fine, sa vie dans cette grande entreprise où elle était entrée pour être traductrice et se retrouve dame-pipi. Un délice.

Je conseille à ceux qui ne l'ont pas lu de se procurer cet ouvrage, qui fut couronné par le Prix de l'Académie française. Il est disponible

dans une édition de poche.

A LA RECHERCHE DE L'UNIVERS NIPPON.

Le Japon, c'est la passion d'Amélie Nothomb. Cet écrivain belge, d'une quarantaine d'années est née au Japon, à Kobé. Son père y était alors ambassadeur de Belgique. Elle a été profondément marquée par l'Extrême-Orient où elle passa son enfance.

Jusqu'à cinq ans, elle fut bercée par la langue japonaise. Odeurs, couleurs, goût des mets qu'elle a pu déguster très petite, restent en elle depuis lors. Devenue écrivain, elle cherche à reconstituer cet univers, et à le faire revivre lorsqu'elle est en âge de partir seule. Elle n'a de cesse de revenir au Japon, d'apprendre dans les formes la langue japonaise, d'y travailler et d'y vivre.

Son roman, *Ni d'Eve ni d'Adam*, est l'autre face de sa vie au Japon. Après l'histoire de la vie professionnelle, la vie personnelle de l'héroïne, Amélie Nothomb. La trame est simple. Elle annonce dès la première ligne son intention : « Le moyen le plus efficace d'apprendre le japonais me parut d'enseigner le français. Au supermarché, je laissai une petite annonce :

« Cours particuliers de français, prix intéressant ».

L'écriture est simple, le ton est déjà là, le lecteur est entraîné dans son histoire.

Un jeune homme se présente, ce sera le seul d'ailleurs. C'est Rinri, il a 20 ans. Il est étudiant Son professeur Amélie a un an de plus. La rencontre de ces deux jeunes adultes, n'est ni prétexte à une histoire sentimentale, comme on pourrait l'imaginer, ni à un étalage de leur vie intime et érotique, comme le font beaucoup d'auteurs, aujourd'hui. La vie quotidienne de Rinri et de l'héroïne va être prétexte à la découverte de deux modes culturels. Deux modes et deux mondes qui se mêlent, et s'affrontent à travers les deux personnages.

Par petites touches le lecteur avance dans leur histoire. Amélie Nothomb, spécialiste en philologie, est un écrivain qui aime les mots. La plupart du temps, ils sont simples, l'écriture est ciselée. Parfois l'auteur nous rappelle sa singularité : elle est érudite. Elle laisse tomber quelques mots qui ne sont pas usuels et qui demandent l'aide du dictionnaire. Comme, palindrome, ergastule, mazdéisme (religion de l'Iran ancien, elle fut révélée 8 s. avant J.C. à Zarathoustra par le dieu du bien Mazda... Cela peut agacer.

Comme peuvent agacer ses références pour les notations philosophiques traitées sans profondeur.

Ce n'est pas un roman sur la vie et la mort. *Ni d'Eve, ni d'Adam* est le récit d'une année d'initiation. Une année sans vraie souffrance. Une année légère, amusante.

Comme l'écrivait Bernard Pivot dans le Journal du Dimanche, début septembre : « Amélie Nothomb a d'exquises drôleries ». C'est sa marque de fabrique. Pour vous mettre l'eau à la bouche, je cite :

« Je suivais des cours et progressais en japonais comme je pouvais. Je ne tardai pas à me faire mal voir. Chaque fois qu'un détail m'intriguait, je levais la main. Les divers professeurs manquaient de peu d'avoir une crise cardiaque quand ils me voyaient brandir mes phalanges vers le ciel. Je croyais qu'ils se taisaient pour me laisser parler et posais hardiment ma question, à laquelle on répondait de façon étrangement insatisfaisante.

Cela dura jusqu'au jour où l'un des maîtres, avisant mon geste coutumier, se mit à me hurler dessus avec une violence formidable :
-Assez !

Je restai tétanisée, tandis que tous les étudiants me regardaient fixement.

Après le cours, j'allai m'excuser auprès du professeur, surtout pour savoir quel était mon crime.

- On ne pose pas de questions au Sensi, me gronda le Maître.

- Mais, et si je ne comprends pas ?

- On comprend.

Je sus alors pourquoi l'enseignement des langues boitait au Japon »

DÉCOUVERTES ET ABANDON

Rinri, lui, se tire comme il peut de son éducation japonaise. Il n'a pas réussi ce que tout fils de bonne famille doit réussir : entrer dans une école primaire de renom, qui permettra d'accéder aux meilleures universités, et ce dès l'âge de cinq ans, où l'on fait passer des tests aux enfants. Dès cinq ans chacun sait donc si oui ou non il a raté sa vie. Il ne faut alors pas s'étonner que tant d'adolescents japonais se suicident.

Ce fils d'une riche famille de joailliers attend le moment où il pourra prendre la suite de son père. Il attend avec fatalisme et parfois désespoir. Car Rinri est le plus sensible des deux. C'est lui qui aime. Elle, elle aime bien.

Rinri ne sait que faire pour amuser l'héroïne, la surprendre, la séduire, même s'il n'emploie jamais le mot « amour » car, par pudeur viscérale, au Japon ce mot n'est jamais utilisé. Le mot « goût », oui. « Koi ». Elle a du goût pour lui, dit-elle.

Rinri présente l'héroïne à sa famille et nous entrons là dans l'intimité japonaise. Nous comprenons de l'intérieur la manière d'être de ces orientaux qui ont été les premiers à, paraît-il, s'occidentaliser. Les scènes avec les grands-parents sont très intéressantes. Moulés toute leur vie dans le carcan de la retenue - cet apanage japonais - ces derniers vont se laisser aller, comme de jeunes enfants, lorsqu'ils rencontrent Amélie. Ils boivent du thé dans sa tasse, touchent son front « blanc » et hurlent de rire.

« Je me renseignai et j'appris qu'au Japon de tels phénomènes étaient courants. Dans ce pays les gens doivent se tenir bien toute leur vie, il arrive souvent qu'ils craquent au seuil de leur vieillesse et se permettent des comportements les plus insensés, ce qui n'empêche pas leur famille de les prendre en charge, comme le veut la tradition. »

Les deux dilettantes – l'un qui parle de mieux en mieux français et pour cause puisqu'il a un professeur jour et nuit, l'autre de même en japonais, vont voyager. Ils vont nous donner

leurs éclairages sur leurs découvertes. L'ascension du célèbre Mont Fuji que tout Japonais doit avoir gravi une fois dans sa vie pour être vraiment japonais, celle de l'île de Sado sous la neige. Là encore on comprend mieux après la lecture ce qu'est le comportement japonais. Voyager seul est un signe de mauvaise santé. « Dans notre langue, dit Rinri le mot « seul » contient une idée de désespoir. Le Japonais aime le groupe. Si mes parents avaient su que je partais seul, ils se seraient inquiétés pour ma santé mentale. Les Japonais aiment voir des gens différents et pouvoir, au même instant se rassurer en côtoyant leurs semblables. »

Rinri et Amélie s'ont-ils partis pour de perpétuelles vacances ? L'héroïne va se lasser. A sa manière, légère et moqueuse, elle précipite le lecteur vers la sortie, en quittant, par une pirouette ce pauvre Rinri, qui lui a proposé le mariage. Du mariage elle n'en veut point.

Rondement mené, incisif, distrayant, original. Je vous recommande *Ni d'Eve, ni d'Adam*.

Hélène QUEUILLE

NI D'EVE NI D'ADAM

d'Amélie Nothomb

Albin Michel. 245 pages. 17, 90 euros.